

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN
MON LIVRE VERT

mis au jour et publié pour la première fois

par **Robert AMADOU** ⁽¹⁾

LVI. J'ai souvent remercié Dieu de deux choses : la première, de ce qu'il y a des souverains et des gouvernants ; la seconde de ce que je ne le suis pas. En effet, c'est pour les souverains et les gouvernants que sont toutes les charges de la société ; les bénéfiques ne sont que pour les particuliers.

LVII. Si l'on voulait y faire attention, on trouverait un ordre aussi régulier en descendant de l'esprit à la matière qu'en remontant de la matière aux choses spirituelles. 46. [= *Supra*, n° XXX].

LVIII. Repoussez toujours ce qui se présente d'étranger, même quelquefois le bien, de peur qu'il ne vienne de vous. Cette prudence vous épargnera bien des méprises et ne vous privera de rien, car les choses qui doivent vous revenir vous reviendront.

LIX. J'ai remarqué que toutes les fois que Dieu m'a retiré quelque jouissance ou quelque avantage temporel, c'est au moment où j'étais près de croire qu'ils étaient quelque chose.

LX. Plus les œuvres sont longues à construire, moins elles durent. Une maison a pris plus de temps aux hommes pour se bâtir que le monde n'en a pris aux agents qui l'ont formé, et cependant elle ne subsiste pas si longtemps que lui, à beaucoup près. Cependant, le monde ayant pris un temps pour sa construction passera sans doute avec le temps. Mais ce qui rend indestructibles les êtres spirituels c'est qu'il n'a point fallu donner de temps pour leur donner l'existence, quoiqu'il en faille beaucoup pour les rétablir dans leurs facultés depuis la primitive altération. Qu'on juge donc ce que doit être l'éternité de Dieu, puisque non seulement il n'a pas été produit dans le temps, mais qu'au contraire il n'a jamais été produit.

LXI. L'Écriture sainte est comme un parterre fleuri où l'on peut se promener à toute heure, de jour et de nuit, et le trouver toujours rempli de nouvelles fleurs, quand même on les cueillerait toutes à chaque promenade. 131. [= *Infra*, n° LXXXIX].

LXII. Quand vous voudrez penser à l'état de l'homme en général et à celui de vos frères, lisez l'Ancien Testament. C'est là où se trouve l'histoire de toute notre postérité. Quand

(1) Voir *l'Initiation*, 1968 : pp. 234-238 ; 1969 : pp. 54, 118, 182, 240 ; 1970 : p. 54.



*Ille ego Sum Vates rabido data præda dolori
Qui Supero Sanos Lusibus atque jocis .
Zenonis Soboles vultu mala ferre sereno ,
Et potuit Cynici libera turba Sophi .
Qui medios inter potuit lussisse dolores
Me præter tota ~~multa~~ in orbe fuit .
Egid. Menat*

Paul SCARRON
(1610-1660)

Portrait et épigraphe allégués par le *Livre vert*, N° LXV

vous voudrez ne songer qu'à vous, lisez le Nouveau Testament. Car l'Évangile est une vraie lecture de friand et d'égoïste. Malheureux celui qui n'y trouve pas toute sa subsistance !

LXIII. Les abstractions en tout genre sont les principes des choses. Le sensible n'est que le résultat de ces principes. Dans ce temps, puisque nous avons deux sortes de sensations, il y a donc deux sortes de principes et, par conséquent, deux sortes d'abstractions. Ces deux sortes sont : l'une, les abstractions mathématiques pour la nature physique ; l'autre, les abstractions métaphysiques pour la nature intellectuelle.

Les premières abstractions ne dépendent de nous ni dans leur principe ni dans leur usage. Leurs lois sont tellement fixes que nous ne pouvons nous en écarter. Les secondes paraissent plus à notre disposition. Aussi sont-elles de deux espèces, les abstractions bonnes et les abstractions mauvaises.

LXIV. Les êtres matériels n'éprouvent toutes ces différences de couleurs, de propriétés et d'actions apparentes que parce qu'ils s'élèvent au-dessus de leur source qui est la terre. Les êtres immatériels et pensants éprouvent ces mêmes différences dans leurs facultés par la raison contraire qu'ils sont descendus de leur source. Les uns et les autres sont faits pour être *uns*, chacun dans leur classe ; c'est la séparation qui partout occasionne les disparités ; ainsi cette unité ne peut reparaître que toutes les choses visibles ne soient rentrées dans leur racine.

LXV. On a mis au bas du portrait de Scarron à la tête du 1^{er} vol. de ses œuvres, Paris, 1663, l'épigraphe suivante :

Praeter me toto nullus in orbe fuit

(Dans l'univers entier je ne connus que moi.)

Qu'il a dû être à plaindre si c'est ainsi qu'il a pensé !

LXVI. L'homme qui tient un rang si distingué parmi les êtres qui l'environnent est lui-même compris dans cet ordre universellement établi.

LXVII. Lorsque les peuples reçoivent les lois d'un législateur, ils sont censés déposer entre ses mains leur liberté naturelle, comme le jugeant plus capable qu'eux-mêmes de la diriger au bien. Celui qui se charge de conduire les autres ne fait que se charger de les rendre heureux.

LXVIII. Les gens du monde ne trouvent le temps de rien, parce qu'ils ne vivent pas par la pensée, qui vivifie tout, qui est comme le Dieu, le père et le ministre du temps, et qui procure à la fois à l'homme, et les choses à faire et les moyens de s'en acquitter. Nourrissez votre pensée, les occupations se succéderont et fonderont devant vous ; négligez-là, une lettre sera pour vous un ouvrage effrayant.

(à suivre)